

CORPS (MORTS) FLOTTANT DANS LE CYBERESPACE : LE POSTMODERNISME ET LE DÉMEMBREMENT DES FEMMES¹

Lorsque le mouvement de libération des femmes, plein de fureur et de passion, a vu le jour sur la scène internationale à la fin des années 1960 et au début des années 1970, l'une des premières exigences des femmes en Occident était de pouvoir être « Nos corps, nous-mêmes ». Ce slogan, qui allait devenir le titre d'un livre important sur la santé des femmes (Boston Women's Health Collective 1969/1973/1992), témoignait de la colère des femmes face à leur sexualité, à leur reproduction et à leur santé définies et contrôlées par divers « experts » : médecins et chercheurs qui ont personnellement et politiquement construit l'infériorité sociale des femmes en se basant sur leur biologie. Scandalisées de voir des femmes réelles réduites à être des objets (hétéro)sexuels, à des « reproductrices » et à des « maladies-sur-pattes » ayant cruellement besoin d'un contrôle (masculin), les féministes radicales ont réagi en rédigeant des livres de ce genre² : *The Hidden Malpractice : How American Medicine Mistreats Women* (Gena Corea, 1977/1985) ; *Men Who Control Women's Health* (Diana Scully, 1980/1994) ; *How to Stay Out of the Gynecologist's Office* (Los Angeles Feminist Women's Health Center, 1981). Les centres de santé ouverts pour les femmes sont devenus des lieux où les femmes ont appris ensemble à prendre soin de leur corps et de leur vie de manière holistique. Avec l'ouvrage révolutionnaire de Phyllis Chesler, *Les femmes et la folie* (Payot 1975), le programme féministe radical discuté dans les groupes de parole (et pas seulement en Occident mais aussi en Inde par exemple) était sans aucune ambiguïté : individuellement et collectivement, les femmes en avaient assez de la domination masculine sur leur vie – leurs corps, leur âme, leur énergie, leur esprit – et elles exigeaient la fin de toute cette violence sociale et individuelle, y compris la violence sexuelle, médicale et psychologique.

Les efforts entrepris par les féministes radicales pour mettre la théorie en pratique au cours des années 1970 et 1980 ont permis à de nombreuses femmes de se défaire de notions patriarcales définies par les hommes d'(hétéro)sexualité, des stéréotypes « féminins » de la beauté, des stéréotypes féminins de la maladie et de la santé, nous encourageant à avoir plus d'assurance par nous-mêmes ainsi qu'une solide identité et un fort sentiment de soi définis par le féminisme (et par conséquent de rejeter la psychanalyse). En effet, de nombreuses écrivaines (par exemple Mary Daly, 1978/1979) ont soutenu qu'acquérir un Moi fort était aussi essentiel pour chaque femme que pour la collectivité des femmes afin de s'opposer au patriarcat et de se débarrasser de ce qui ligote nos esprits comme de ce qui bande nos pieds³. Chaque femme était encouragée à devenir *Moi Femme* (Robin Rowland, 1988), mais aussi à élaborer des rapports de « gyn/affection » (Janice Raymond, *A Passion for Friends*, 1986/1991). « La sororité c'est le pouvoir » est ainsi devenu synonyme d'alliance entre femmes fortes, déterminées, dont la diversité (par exemple la classe, la race, la sexualité, la culture, etc.) faisait en partie la force, et dont la capacité d'imagination et la détermination d'être libres, individuellement et collectivement, mettraient fin à l'oppression des femmes.

¹ Note de l'auteure : Cet article a été publié dans le livre intitulé *Radically Speaking. Feminism Reclaimed*, éditrices Diane Bell et Renate Klein. Spinifex Press, 1996, pp.346-358. Je suis reconnaissante envers Susan Hawthorne pour le dynamisme et la vigueur de son corps/esprit et de ses sentiments/sa pensée, qui ont non seulement beaucoup contribué à ce papier mais plus encore à ma vie. Et je remercie Sheila Jeffreys pour ses commentaires sur le brouillon et Tania Lienert pour nos bonnes conversations.

² Note de la traductrice : Aucun de ces ouvrages ne semble avoir traversé la Manche ou l'Atlantique.

³ Note de la traductrice : Allusion à la coutume chinoise (interdite par Mao) de bander les pieds des filles, ce qui revient à les mutiler, Mary Daly décrit cela en détail dans *Gyn/ecology*.

En raison de l'importance que nous accordons à « nos corps, nous-mêmes » - importance sur laquelle nous insistons afin de nous concevoir en tant que personnes holistes – il n'était pas surprenant que les féministes radicales réagissent rapidement et bruyamment lors de l'avènement de la technologie du bébé-éprouvette et la naissance de Louise Brown en 1978. Nous avons dénoncé les prétentions anciennes et nouvelles des techno docteurs à soulager de manière désintéressée le désir d'enfant des femmes (infertiles) comme violence médicale déshumanisante (et Big Business), destinée à réduire les femmes à leurs organes, et à tenter de nouveau/comme d'habitude de contrôler les femmes (infertiles) en tant que groupe social, par le biais de leurs corps, plus particulièrement de leur fertilité morcelée, en tant « qu'exploitation d'un désir » (Klein 1989a ; 1989b). Des livres tels *Test Tube Women : What Future for Motherhood*, (Rita Arditti & al, 1984), *The Mother Machine*, (Gena Corea, 1985) et *Man-made Women* (Corea & al., 1985)⁴ sont devenus des classiques internationalement connus (et ont été suivis par, entre autres, *Made to Order : the Myth of Reproductive and Genetic Progress*, Patricia Spallone et Deborah Lyn Steinberg, 1987 ; Klein, 1989a et b ; *Living Laboratories : Women in Reproductive Technologies*, Robyn Rowland, 1992 ; *Women as Wombs : Reproductive Technologies and the Battle over Women's Freedom*, Janice Raymond, 1993, 1994⁵). Actuellement, FINNRAGE (Feminist International Network of Resistance to Reproductive and Genetic Engineering) s'est instauré en tant que groupe de pression international. Son but était de mettre fin aux « nouvelles » technologies pro-natalistes tant en Occident que dans le prétendu Tiers-Monde où elles se répandaient rapidement grâce à de plus en plus de contraceptifs contrôlés par le fournisseur tels Norplant, RU 486 (la pilule abortive), et par l'élaboration du vaccin anti-fertilité (*Depopulating Bangladesh*, Farida Akhter, 1992 ; *Vaccination Against Pregnancy : Miracle or Menace ?* Judith Richter, 1996 ; *RU 486 : Misconceptions, Myths and Morals*, Klein & Al., 1991). Ce point mérite d'être doublement souligné : non seulement les Occidentales (et les femmes de l'élite ailleurs) sont individuellement découpées en organes par la médecine reproductive, mais *l'ensemble des corps* des femmes du Tiers-Monde (et des femmes pauvres dans tous les pays) sont traités comme des numéros et manipulés selon l'idéologie impérialiste et eugéniste des institutions du contrôle des populations (voir la *Declaration of Peoples Perspective*, 1993 UBINIG).

Les féministes radicales continuent à s'opposer au réductionnisme inhérent à la médecine reproductive et au contrôle des populations et exige qu'on se souvienne que les femmes sont des *personnes* et que tout en constituant 52 % de la population mondiale, elles/nous demeurent/demeurons les pauvres et les illettrées du monde, et qu'elles continuent/continuons à servir l'autre moitié : les hommes⁶.

Comme il fallait s'y attendre, les gynécologues et les chercheurs (qui craignaient de perdre leur nouveau terrain de jeu lucratif), mais également les féministes libérales et les féministes socialistes, ont résisté à la dénonciation par les féministes radicales de leur petit jeu qui consiste à diviser-pour-régner. On nous a accusées de méfaits divers : de restreindre le « choix » des femmes, d'élaborer des « théories de conspiration masculine », d'être prétendument méchantes envers les femmes infertiles et de « jeter le bébé avec l'eau du bain ; en d'autres termes, d'aller trop loin dans notre rejet de ces technologies (voir en particulier *Reproductive Technologies : Gender, Motherhood and Medicine*, Michelle Stanworth, 1987/1988). Et bien sûr, contre le travail des féministes radicales, il

⁴ Note de la traductrice : Une fois de plus, je signale qu'aucun de ces ouvrages n'a été traduit en français. Si « l'élite féministe » en a eu vent, elle s'est bien gardée (carrières universitaires) ou n'a pas pu (très vraisemblable, vu la mainmise masculine sur l'édition) répandre largement ces réflexions théoriques et pratiques. Ce qui signifie que face à la GPA nous soyons contraintes de livrer des batailles d'arrière-garde.

⁵ Note de la traductrice : Même remarque pour les ouvrages précédents.

⁶ Note de l'auteure : j'enfonce les portes ouvertes car les femmes continuent à être des victimes partout. Cela ne revient pas à nier leur agentivité et qu'en fait elles ne sont pas les seules survivantes de nombre d'injustices/inégalités/atrocités/tortures, mais qu'on peut les trouver en première ligne de tous les groupes qui travaillent à un avenir meilleur. Mais j'affirme que la nature hégémonique de l'hétéro-techno-patriarcat dont les féministes radicales disent qu'il inclut la diversité (basée sur la race/l'ethnie/la classe/l'âge, la sexualité, etc.) demeure inébranlable dans sa domination mondiale des femmes en tant que groupe social.

y a eu les accusations habituelles d'être « essentialiste » et de condamner ces technologies parce qu'elles étaient « artificielles », *en dépit de* l'engagement du féminisme radical prioritairement favorable au changement social. Toutefois, si ces débats étaient parfois féroces, ils étaient encore centrés sur les femmes : la médecine reproductive est-elle dans l'intérêt des femmes ? Contre les femmes ? Ou bien les deux/et ? En fait, certaines féministes socialistes défendaient l'accès à ces technologies coûteuses pour les femmes pauvres. Et les féministes libérales, utilisant l'argument de l'égalité, plaidaient pour un accès non discriminatoire pour les couples et les lesbiennes et le droit de vendre son corps en tant que marchandise (par exemple dans la GPA ; voir *My Body, My Property*, Lori Andrews, 1986).

Mais pendant que les féministes libérales, radicales et socialistes débattaient sur ces technologies, la fin des années 1980 et 1990 connaissait une prolifération rapide des « féminismes » postmoderne et queer en littérature, en philosophie, en science culturelle et en sociologie⁷ - de plus en plus souvent adoptés par de nombreuses féministes autrefois socialistes⁸ et par quelques féministes libérales⁹. Curieusement, les corps que tout le monde sauf les féministes radicales évitaient avant de crainte d'être traitées d'« essentialistes » - ce péché suprême qui semble vous précipiter directement en enfer – ont commencé à devenir de plus en plus visibles dans les écrits féministes postmodernes¹⁰. Cette véritable explosion d'écrits sur le corps méritait-elle qu'on s'en réjouisse ? Les féministes radicales sont-elles sur le point d'acquiescer de nouvelles alliées pour notre critique de la science copier/coller ? « Notre corps, nous-mêmes » va-t-il redevenir le mot d'ordre du nouveau millénaire ?

Après avoir longuement médité cette question et m'être torturée à lire de nombreux textes postmodernes et queer, mon (bref) état d'innocence – pour utiliser le vrai jargon postmoderne – s'est transformé en stupeur scandalisée. Comment est-il possible, sur des milliers de pages, de théoriser des « corps » tout en invisibilisant les femmes ? L'écriture féministe postmoderne sur le corps démembrer tout autant que la médecine reproductive les vraies femmes vivantes « là-bas ». En fait, j'en suis arrivée à croire que les auteures postmodernes qui parlent du corps sont des « coupeuses armées de mots » dont les outils ressemblent à ceux des « coupeurs armés de couteaux ». Dans ce qui suit, j'aborderai certains thèmes du corpus d'écriture postmoderne sur le corps, et j'expliquerai pourquoi je crois que ces textes non seulement nuisent à la quête féministe radicale de libération des femmes, mais représentent une dangereuse complicité avec des ennemis antiféministes auxquels ils faut résister passionnément. Je ne dis pas que (toutes) les féministes postmodernes qui parlent du corps manifestent leur soutien aux manipulations génétiques et à la médecine reproductive. (Je ne sais même pas si elles se soucient de ces évolutions.) Je crois au contraire que le postmodernisme lui-même est le reflet de ces technologies. D'où leur légitimation *implicite* par les féministes postmodernes qui parlent du corps. Quant à mon (naïf) instant d'espoir en de nouvelles alliées, le fait que le postmodernisme insiste sur des points de vue multiples ne permettrait pas, bien sûr, de soutenir les féministes radicales qui considèrent la médecine reproductive comme une violence contre les femmes. Mais soutenir des points de vue subjectifs multiples conduit à un point de vue libertarien dans lequel « tout est permis », ce qui est exactement

⁷ Note de l'auteure : Depuis le milieu des années 1980, les contributions féministes à la sociologie du corps ont acquis beaucoup de visibilité, peut-être en raison du peu de considération accordée aux femmes précédemment par la sociologie. Je suis reconnaissante à Liz Eckermann pour cette remarque. Voir « The missing feminist revolution in sociology », Judith Stacey et Barrie Thorne, 1985, dans *Social Problems*, vol. 32, n°4, pp.301-16.

⁸ Note de l'auteure : voir, par exemple, la nouvelle introduction de Michele Barrett pour la réédition en 1988 de *Women's Oppression Today*, dans lequel elle prédit l'apparition imminente – et l'importance – d'un corpus d'écrits postmodernes dans la théorie féministe.

⁹ Note de l'auteure : je veux signaler, cependant, qu'à en juger d'après les livres sur le postmodernisme, la majorité des écrivains postmodernes semblent être des hommes qui prennent rarement la peine d'évoquer le féminisme.

¹⁰ Note de l'auteure : *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Judith Butler (note de la traductrice : Butler est traduite en français, c'est tristement révélateur) ; *Reading, Writing and Rewriting the Prostitute Body*, Shannon Bell, 1994 ; *Sexy Bodies, the Strange Carnalities of Feminism*, Elizabeth Grosz et Elspeth Probyn, 1995.

ce que veulent les technologues de la reproduction, c'est-à-dire des corps flexibles, dociles, des techno-corps – des cervix au « mucus hostile » qu'on peut contourner en utilisant les trompes pour y injecter un embryon ; de vieux ovules qu'on peut combiner avec de jeunes utérus¹¹. Les femmes dont les corps sont ainsi disséqués et recombinaés sont absentes, elles ne comptent pas.

Des corps sans femmes : objets et textes.

Les corps décrits dans les écrits féministes postmodernes ne respirent pas, ne rient pas, et n'ont pas de cœur. Ils sont « construits » et « reconfigurés ». On en parle à la troisième personne : « ... les corps humains ont la merveilleuse capacité de ... produire la fragmentation, les fractionnements, les dislocations...¹² » Les femmes sont absentes, et bien qu'on parle d'« incarnation » et de « corporéité », l'analyse féministe postmoderne perçoit en grande partie un corps comme une « chose » pouvant être utilisée par sa « propriétaire » et les autres comme un « ... *objet* politique, social et culturel par excellence...¹³ » La déshumanisation est à l'œuvre ici ; « l'incarnation » paraît froide, je me sens froide. Les corps sont perçus comme des textes. Comme l'écrit Dorothy Broom, « ... la signification sociale 'du corps d'une femme' est *produite de manière discursive* par (entre autres) les textes et les pratiques médicales ». ¹⁴ Voilà en quoi consiste écrire sur les corps des femmes – ou sur les organes – il s'agit de n'en faire que la *représentation*¹⁵. Dans les écrits postmodernes, les femmes réelles (qui n'existent pas) sont réduites à des corps qui à leur tour deviennent textes.

En tant que textes, les corps sont des objets, des fragments (pensants), ou des surfaces à graver, à marquer, à écrire et sur lesquelles on peut écrire. On peut décrire la corporéité comme des frontières fluides qu'on peut transgresser, mais je n'arrive pas à partager cet enthousiasme. Je suis inquiète car je ne trouve pas les femmes parmi/dans/au-dessus de/autour de leurs organes. De la même manière que les femmes sont (littéralement et métaphoriquement) découpées en divers organes dans la médecine reproductive « œufs de mauvaise qualité », « tubes malades », « utérus hostiles » - que l'on peut disséquer, fouiller, stimuler et recombinaer à volonté – le postmodernisme démembre les femmes. En se réjouissant de la multiplicité des subjectivités, en déplorant « l'essentialisme » et « l'universalisme » d'entités comme le « moi » et « l'identité », en saluant la « déstabilisation » et la singularité – que l'on appelle désormais « altérité » - souvent mis en avant de manière violente et nihiliste, la littérature postmoderne sur le corps légitime – et de fait appelle à la possibilité – du dérèglement, du déplacement et de la discontinuité¹⁶. Dans ce qu'il a de plus extrême, le postmodernisme fait disparaître les femmes. Dans ce domaine aussi, la médecine reproductive présente de nombreuses similitudes : on fait disparaître la femme enceinte au profit de la partie de son corps où se développe le fœtus/l'enfant : au mieux elle est un « milieu utérin » ; on fait disparaître la femme ménopausée : ne restent que des « ovaires dégradés »¹⁷.

¹¹ Note de l'auteure : pour une restitution imaginaire, poétique et dramatique de ces pratiques, voir *Angels of Power*, Susan Hawthorne et Renate Klein, 1991.

¹² Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies : Toward a Corporeal Feminism*, 1994, p.13

¹³ Ibidem, p.18, c'est R. Klein qui souligne.

¹⁴ Dorothy Bloom, *Damned if we do: Contradictions in Women's Healthcare*, 1991, p.46, c'est Klein qui souligne.

¹⁵ Note de l'auteure : Curieusement, l'absence de femmes réelles dans le corpus de textes féministes postmodernes reflète l'absence des femmes dans le savoir (masculin) pré féministe !

¹⁶ Voir Renate Klein, « Passion and Politics in Women's Studies in the Nineties », *Women's Studies International Forum*, Vol.14, No.3, pp.125-34. Susan Hawthorne & Renate Klein, « Bad/Old Girls Don't Get the Blues: Radical Feminism as the Alternative to De/Composition. » *Proceedings New Zealand Women's Studies Conference*, Wellington, pp.198-203. Somer Brodribb, *Nothing Mat(t)ers: A Feminist Critique of Postmodernism*, 1992, Spinifex Press.

¹⁷ Note de la traductrice : il me semble personnellement, que cette tendance au démemberment fait déjà partie des nomenclatures scientifiques et bureaucratiques, du besoin de classer les choses (et les gens) pour contrôler, elle vient de loin, elle est indispensable à la Megamachine telle que la concevait Lewis Mumford, voir *Le mythe de la machine*, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2 volumes. En tout cas, elle existe aussi en médecine spécialisée quelle que soit la maladie. Seules les médecines homéopathique, ayurvédique et chinoise ont une vision plus holiste du corps.

Les corps genrés : le triomphe de l'hétéro-réalité¹⁸.

Bien que les féministes postmodernes qui écrivent sur le corps soulignent qu'elles parlent de corps « genrés », l'essentiel de leur travail ne sort pas du cadre qui vénère en tant qu'*autorités* « les pères » de ces corps/organes démembrés sans femmes: il s'agit presque toujours du même ensemble d'Européens à la peau pâle. (Question : les postmodernes sont-ils autorisés à avoir des autorités ?) De Freud à Foucault (véritable idole), de Nietzsche à Merleau-Ponty, de Deleuze à Derrida, de Lacan à Lyotard, de Barthes à De Man (n'y voyez aucun ordre de classement) et à bien d'autres¹⁹, ce sont des *HOMMES* qui colonisent les pages d'auteures soi-disant féministes. Leur omniprésence tente d'envahir le moi de la lectrice – mon Moi – je me sens assiégée. Mais dans le contexte de l'université qui n'a jamais cessé de résister au développement d'études féministes robustement centrées sur les femmes et *étudiant les femmes en tant que femmes*, cette prééminence (ressuscitée) des hommes est compréhensible ; elle pourrait bien expliquer pourquoi le postmodernisme féministe, qui ne menace en rien l'hégémonie masculine, est autorisé à l'université, et pourquoi il est même considéré comme la seule théorie féministe légitime à certains endroits²⁰. De fait, Liz Grosz, l'une des théoriciennes du corps les plus reconnues, mais également féministe de longue date, observe que « la théorie féministe est nécessairement engagée dans des négociations complexes entre des forces de tension antagonistes » qu'elle définit comme « la masculinité écrasante de l'héritage historique privilégié » et des « buts et objectifs généraux de la lutte féministe » (Grosz, *Sexy Bodies : Toward a Corporeal Feminism*, 1995 p. 45). Décrivant cela comme un rapport difficile et problématique, elle continue ainsi : « Cette tension signifie que les féministes ont dû jouer serré entre la rigueur intellectuelle (telle qu'elle est définie en termes masculins) et l'engagement politique (tels que le conçoivent les féministes) – c'est-à-dire entre les risques que pose la récupération patriarcale et ceux que pose le manque de rigueur intellectuelle qui ne répond pas aux besoins à long terme des luttes féministes – la tension entre la recherche d'approbation en termes masculins et la fidélité à un engagement dans les luttes des femmes (pp. 45-46, opus cité). »

Cette citation en dit plus sur Grosz elle-même et explique pourquoi son œuvre est une grande invocation des maîtres masculins même si elle les critique, et même lorsqu'elle étudie les femmes (voir son introduction de 1989 à l'œuvre de Julia Kristeva, de Luce Irigaray et de Michèle Le Doeuff). De toute évidence, elle a décidé de vaincre les garçons à leur propre jeu, et je lui souhaite bonne chance ! Cependant, en rapprochant « le manque de rigueur intellectuelle » et « l'engagement dans les luttes des femmes », ses paroles renforcent le patriarcat. En disant cela, elle n'est pas seulement d'accord avec la théorisation supérieure (même si elle est erronée) des maîtres, mais implicitement, elle semble associer le projet féministe (radical) d'élaboration d'une théorie et d'une pratique centrée sur les femmes avec « le manque de rigueur intellectuelle »²¹ !

¹⁸ Note de l'auteure : hétéro-réalité est un terme forgé par Janice Raymond (voir *A Passion for Friends*, 1986). C'est un terme plus large qu'hétérosexualité et il décrit la vision du monde dominante dans laquelle les rapports entre le groupe des hommes et le groupe des femmes ont un rôle central et dans laquelle « ... la femme existe toujours par rapport à l'homme » p.3. Des femmes (et des hommes) de toutes sexualités, y compris des lesbiennes dans la littérature postmoderne sur le corps, continuent à adhérer à cette vision du monde.

¹⁹ Note de la traductrice : on peut penser à Lacan, Liz Grosz, l'auteure qu'elle va citer un peu plus loin, a écrit une introduction à son œuvre.

²⁰ Note de la traductrice : je pense que c'est exactement ce qui s'est passé en France.

²¹ Note de l'auteure : D'un point de vue féministe radical, une hétéro-réalité aussi réifiée est plutôt dépassée car elle ne fait rien pour améliorer la théorisation des différences – et de fait des ressemblances – parmi les femmes là où elles occupent le centre de la scène, chassant ainsi l'homme-en-tant-que-norme. Comme je l'ai soutenu ailleurs, la critique de la recherche androcentrique est une étape nécessaire pour la recherche féministe. Mais la critique a ses limites : nous avons besoin d'une pensée créative et originale capable de construire un savoir centré sur les femmes en osant se baser sur les travaux féministes. Remarque de la traductrice : une nouvelle auteure apparaît qui me semble correspondre à ce vœu et qui est publiée par Spinifex Press : Aurora Linnea, dont j'ai commenté le premier livre : *Man Against Being*. Voir lesruminants.com.

Cela n'empêche pas d'autres auteures qui parlent du corps, comme la philosophe Moira Gatens (*Imaginary Bodies, : Ethics, Power and Corporeality*, 1996), de sembler non seulement tenir pour acquis le cadre hétéro-relationnel, mais de le juger absolument nécessaire : « ... nombre d'évolutions récentes dans la théorie féministe contemporaine soulignent explicitement la nécessité d'interagir avec les théories dominantes ou 'malestream' de la vie sociale et politique... Ce genre d'interaction est active et critique » (p. 61 opus cité). Gatens suit son propre conseil et théorise des corps « imaginaires » en évoquant la même liste d'hommes que celle citée précédemment avec quelques ajouts dont Spinoza (également mentionné chez Grosz). Ainsi, ses écrits sur la corporéité, sur les corps et sur la différence demeurent solidement ancrés dans le cadre hétéro-relationnel : ce sont des théories sur des corps de femmes dans un monde d'hommes. De même, Judith Butler théorise sur le « phallus lesbien ». (Sans surprise), elle s'inspire largement de Freud et de Lacan et, s'imaginant que le phallus est transmissible, elle suggère que nous avons besoin « de donner libre cours de manière critique à des schémas alternatifs afin de constituer des sites de plaisir érogène » (*Ces corps qui comptent*, 1993). Mon Moi féministe radical lesbien grince des dents : je sais, je sais, Butler parle d'« imaginaire » - et de toute manière, il s'agit toujours de performativité – mais *pourquoi* écrire 34 pages sur le phallus lesbien ? En quoi représente-t-il une alternative de site érogène de plaisir pour les lesbiennes ? Précédemment, en 1990, Butler avait déjà écrit : « Le lesbianisme qui se définit par l'exclusion radicale de l'hétérosexualité se prive de la capacité de renommer les concepts hétérosexuels mêmes dont il est partiellement et *inévitavelmente* constitué. » (*Trouble dans le genre*, c'est moi qui souligne) (Quel défaitisme ! Mon Moi féministe radical lesbien a désormais besoin d'un gros morceau de chocolat.)

Bien qu'elles soient censées être à l'avant-garde de la théorisation féministe, j'ai fini par comprendre que les postmodernes qui écrivent sur le corps reproduisent des discours de similitude/différence (sexuelle) dépassés et improductifs²². *Même si la sexualité, le genre et le sexe sont déconstruits, l'hétéro-réalité reste au centre de leurs écrits* (Voir Grosz, *Volatile Bodies*, pp.192-210 sur les fluides corporels des femmes et des hommes). Joan Hoff a été aussi succincte que possible lorsqu'elle a qualifié le postmodernisme de « dérive phallique » - et de *paralyse*²³. Et je pense à Audre Lorde : « Les outils du maître ne démoliront jamais la maison du maître.²⁴ »

À n'en pas douter, les outils d'hétéro-réalité du maître règnent sur la médecine reproductive. Dans ce cas, on utilise pour justifier ces technologies la (prétendue) raison d'être universelle d'une femme qui est de donner « son » enfant (issu de « ses propres » gènes) à un homme, ou de rester « féminine pour toujours » grâce à un traitement hormonal de substitution – même au prix de la santé ou de la vie d'une femme. Associées au cadre de dissection et de réassemblage postmoderne, les « mères de substitution » sont des utérus de location démembrés ; les « donneuses » d'ovocytes sont des ovaires soufflés aux hormones pour produire plusieurs ovocytes : dans ce cas aussi, il s'agit d'organes sans femmes, tout cela au nom de la production d'un « bébé » marchandise. Et à mesure que davantage de femmes s'engagent dans la médecine reproductive, elles aussi imitent les pères, ces pionniers en blouse blanche.

Question : Pourquoi l'homme qui est dans la tête de la femme (féministe) (lesbienne) est-il si difficile à déloger ? Pourquoi, alors qu'il existe déjà des milliers et des milliers de pages de théories féministes

²² Voir Katharine McKinnon, *Toward A Feminist Theory of the State*, 1989, p.216 pour une analyse de la futilité d'un débat sur les similitudes ou les différences entre les femmes et les hommes, dans tous les cas les hommes restent au centre. Voir également Sheila Jeffreys, « Return to Gender, Postmodernism and Lesbian and gay Theory », dans Diane Bell et Renate Klein éditrices, *Radically Speaking : Feminism Reclaimed*, 1996, Spinifex Press, pp.359-374..

²³ Joan Hoff (historienne américaine), « Gender as a Post-modern Category of Paralysis », *Women's Studies International Forum*, volume 17 No. 4, pp.443-47; *Women's History Review*, volume 3, No.2, pp.149-68.

²⁴ Audre Lorde : dans Cherrie Moraga et Gloria Anzaldúa éditrices, *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*, 1981.

à analyser, a-t-on précisément à nouveau recours à *des hommes*²⁵ ? Est-ce le désir d'obtenir l'approbation masculine et d'être admises dans le club des garçons ? Est-ce le plaisir de réécrire/d'imiter/de faire mieux que les hommes ? Est-ce la peur (réelle) d'être punies pour avoir désobéi aux maîtres ? Est-ce parce que décider d'appartenir au groupe dominant rend la vie plus facile ? Tout ce qui précède ? Mais à quel prix pour notre âme ?

Corps « remodelés » et Cyborgs : la désincorporation postmoderne

En dépit de la persistance – et de fait de l'aggravation – des images de « belles » femmes maigres comme des clous vêtues de robes d'enfants que nous renvoient les médias et la mode, les femmes continuent à lutter pour aimer (ou du moins apprécier) leurs corps, elles-mêmes, et pour acquérir confiance en elles et en leur identité propre. Phénomène inquiétant, on considère qu'il est nécessaire que des petites filles de quatre ans se mettent au régime (Louise Wigg, « The Acquisition of Body Image in Children and Adolescents ». Thèse non publiée, Women's Studies. Melbourne (Rusden) : Deakin University. 1995), ce qui pour nombre d'entre elles aboutit à des troubles de l'alimentation débilissants et à des problèmes de santé à long terme. Les automutilations corporelles sont en augmentation. Pendant ce temps, les féministes postmodernes théoriciennes du corps sont fascinées par les « inscriptions corporelles » et suggèrent (se référant de nouveau à Nietzsche) que « ... la douleur [dans le sadomasochisme] sert de mode d'intensification corporelle » (Grosz, *Sexy Bodies*, opus cité, 1995, p.199). Le corps est décrit comme « la surface où s'inscrivent les événements » (Butler, *Trouble dans le genre*, opus cité, 1990, qui s'inspire cette fois de Foucault). Elle veut que le but de l'inscription soit de rendre « ... l'identité... sous quelque forme que ce soit, problématique de manière permanente ». Excellent conseil pour les femmes qui se battent pour résister à la perte de leur dernier lambeau de respect de soi alors qu'elles passent par des phases récurrentes de boulimie, de régime et de charcutage ?

Comme Butler, en 1990, Grosz, en 1994, étudie l'horrible histoire de Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, 1919 dans laquelle une machine mutilante, appelée la Herse, inscrit la sentence sur le corps d'un prisonnier. Évoquant encore une fois Foucault (qui s'inspire de Nietzsche), Butler suggère que le corps « en tant que médium » doit être détruit et métamorphosé pour que « la culture émerge ». Car, c'est seulement juste avant la mort du prisonnier que l'inscription sur son corps génère la connaissance – il connaît maintenant/il a maintenant conscience de la sentence que mérite son crime. Grosz, qui décrit l'instrument de torture de Kafka comme « un appareil ingénieux » et « un système excellemment approprié », déclare ensuite que « La conscience est un sous-produit, peut-être même un épiphénomène, de l'inscription sur le corps » et, « Pendant cette fraction de seconde qui précède la mort, le prisonnier sait, et de fait accepte et *incarne*, la loi » (*Volatile Bodies*, opus cité, 1994, pp.134-137, c'est moi qui souligne).

Si je ne veux absolument pas laisser entendre que Butler et Grosz pourraient cautionner le fantasme brutal du « devenir » de Kafka, le fait qu'elles évoquent cette histoire, soi-disant pour montrer que les corps sont toujours inscrits et qu'« ... il faut interpréter littéralement et constructivement les processus d'inscription du corps » (Grosz), me glace le sang. De fait, quand je prends cette théorisation « au pied de la lettre » (je serai certainement accusée de le faire !), elle permet de justifier non seulement les mutilations corporelles dues à haine de soi, mais le body-piercing (en honneur de soi-même ?), le marquage et les pratiques S/M.

²⁵ Note de l'auteure : Tout en admettant que son étude des théoriciens masculins du corps n'offre ni « cadre non patriarcal ni cadre féministe », Liz Grosz justifie l'attention qu'elle leur porte : « Personne ne sait encore quelles sont les conditions propices au développement des savoirs, des représentations, des modèles et des programmes qui pourraient fournir aux femmes des termes non patriarcaux pour se représenter elles-mêmes ainsi que le monde à partir d'un point de vue féminin. » *Volatile Bodies*, opus cité, p.188. Publiée en 1994, je trouve cette révélation stupéfiante. Elle invisibilise les féministes qui ont théorisé, inventé, ri et agi non seulement au cours des dernières vingt-cinq années, mais depuis des siècles. En réalité, si nous devions toutes attendre que les *conditions* soient réunies, la pratique féministe serait impossible !

Sous couvert de théorie féministe postmoderne, est-ce que tout ce qui augmente les surfaces, en les inscrivant – ou même en retournant le corps comme un gant – constitue « une subversion performative » (Butler) et « ...un décentrement de l'identité anti-essentialiste » (Grosz) ? Cela est censé être émancipateur. Ce genre de « suintement culturel » (idem) suggère aussi qu'on peut étendre la corporéité non seulement grâce au fluide séminal (revoilà l'hétérosexualité !) mais en reconnaissant que « ... la corporéité des femmes s'inscrit en tant que mode de suintement » (Grosz), par exemple la « fluidité » du corps des femmes enceintes. Les technologues de la reproduction pourraient vouloir emprunter ce concept. Il ressemble à leur raisonnement qui consiste à dire que les femmes s'émancipent en visualisant la croissance du fœtus grâce aux ultrasons. En effet, récolter des ovocytes immatures et les faire mûrir en laboratoire afin de pouvoir les fertiliser avec du sperme pour former un embryon - ce qu'il est théoriquement possible de faire à l'insu des femmes dont on a récolté les ovocytes – pourrait être décrit comme un suintement (émancipateur). Sous cet angle, on peut également justifier le projet de génome humain : cartographier les gènes des gens et, dans l'avenir, en retirer les « mauvais » segments et y ajouter de « bons » segments, c'est tout simplement augmenter la corporéité des femmes (et des hommes). Et en plus, ça n'est qu'un petit amusement performatif ! Si vous pensez qu'en perçant vos mamelons vous augmentez *vos propres* plaisir sexuel, peut-être qu'ajouter un petit segment supplémentaire à *vos propres* chromosomes X ferait encore mieux l'affaire ! Bien entendu, ce genre de pensée simpliste nie la dangereuse politique que sous-entendent la médecine reproductive et les manipulations génétiques : qui a le pouvoir de statuer sur gènes désirables et sur les personnes qu'on autorise à vivre ? Cette pensée simpliste révèle le libéralisme endémique inhérent au postmodernisme et à la théorie queer qui (accidentellement ?) justifie les théories et les pratiques les plus hostiles aux femmes/personnes sous prétexte de neutralité, et qui par contre atteint son paroxysme dans l'excitation de l'inscription des corps.

La conceptualisation en tant qu'objet du « corps féminin de chair et de sang » - le « référent » - est reprise par l'auteure postmoderne pro prostitution Shannon Bell (*Reading, Writing and Rewriting the Prostitute Body*, 1994). Son projet de « réécriture du corps prostitué » consiste à produire une interprétation positive de la prostitution en étudiant les femmes prostituées « ... inscri[van]t leurs propres corps de manières variées et contradictoires... ». C'est le « mot chair » des prostituées et la « politique fragmentée » d'artistes performeuses telles Annie Sprinkle²⁶, « moderniste post-porn » qui, pense Bell, réécrivent le « corps » prostitué en tant que « transgresseur », un « ... corps ouvert, protubérant, déployé, et qui *secrète*, le corps du devenir, du processus et du changement » (c'est moi qui souligne, et revoilà le « suintement » !). Par « la parodie, le jeu, le déplacement, le calque et l'écriture par-dessus » - toutes ces techniques étant postmodernes, explique Bell, Sprinkle, la femme pornographique (on me dit qu'elle a 150 films pornographiques long-métrage et 20 vidéos pornographiques long-métrage à son actif), occupe l'espace que lui refusent les féministes. Son « corps prostitué » n'a « aucune signification inhérente ». Ce ne sont pas l'exploitation, la violence et l'humiliation dont les clients et les proxénètes se rendent coupables envers les femmes prostituées qui s'inscrivent sur son corps/son Moi. Elle « choisit » au contraire de se sentir empouvoirée par son rôle. La douleur est transformée en plaisir, l'avalissement en émancipation, la réduction d'une femme à des parties du corps – tout cela devient légitime grâce à la littérature postmoderne sur le corps²⁷.

Compte-tenu de l'obsession postmoderne pour le dérèglement, le déplacement et la notion d'« émancipation » par le biais de la transgression des limites, le fait que même la chirurgie esthétique soit défendue par les postmodernes féministes parce qu'elle serait émancipatrice ne

²⁶ Note de la traductrice : si vous allez sur Google et tapez son nom, vous tomberez peut-être sur une exposition de son œuvre au Musée Pompidou, je vous laisse juges de la qualité artistico-pornographique de ce travail.

²⁷ Pour des analyses très différentes de la prostitution, voir Evelina Giobbe, *Confronting the Liberal Lies About Prostitution*, 1996 ; et Kathleen Barry, « Pornography and the global sexual exploitation of women », *Radically Speaking*, opus cité, 1996.

devrait pas vraiment nous choquer. En fait, on pourrait même dire que la chirurgie esthétique est un excellent exemple d'« inscription sur les surfaces ». Dans son intéressante étude, *Reshaping the Female Body* (1995), sur le vécu des Hollandaises vis-à-vis de la chirurgie esthétique, Kathy Davis, en bonne postmoderne, n'arrive pas à savoir si elle devrait condamner la chirurgie esthétique – sa réaction initiale – ou si « Le désir de chirurgie esthétique peut prendre place dans la lutte des femmes pour devenir des sujets féminins *incarnés*... » (c'est moi qui souligne)²⁸. Davis opte pour une stratégie (selon sa propre expression) qui consiste à « avoir le beurre et l'argent du beurre » et suggère que la chirurgie esthétique est à la fois « ... dévalorisante et en même temps une voie vers l'émancipation ».

Je compatis au dilemme qui l'oblige à adopter cette position – et cela me rappelle une de mes recherches auprès de femmes involontairement sans enfants dont la douleur et le désir d'enfant, même s'il était socialement construit ou déterminé par autre chose, peut vraiment être bouleversant. Mais cautionner des technologies qui sont grandement infructueuses, qui peuvent avoir de sérieux effets à long terme sur la santé et en fait tuer – ce qui est vrai tant pour la chirurgies esthétique que pour la médecine reproductive – ne peut jamais aller dans l'intérêt des femmes. Cela équivaut à cautionner le masochisme, ou à encourager une femme à rester avec celui qui la bat – assurément, ce n'est pas féministe. Dans l'analyse de Davis, son incapacité à voir que la chirurgie esthétique est le summum d'une solution technologique pour les parties du corps - le nez, le menton, les seins, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, le tout n'est jamais satisfaisant, même après une opération – me pose un problème encore plus grand. De fait, les propres histoires des femmes le confirment. « Diana » médite après la reconstruction de son visage : « Ce visage dans le miroir, on ne le reconnaît plus ... Je ne pouvais pas (pause) , je ne pouvais pas le *rassembler*. Ce n'était plus un tout... » (c'est moi qui souligne).

C'est dans sa définition de l'« incarnation », en cherchant à savoir si les parties corporelles d'une femme spécifique sont telles qu'elle les désire, que Davis converge avec les auteures postmodernes qui ont écrit sur le corps et dont j'ai parlé plus haut, auteures qui voient une « incarnation » dans les inscriptions sur, et dans les extensions de parties corporelles isolées²⁹. Notamment, toute transformation de cette incarnation artificielle – qui pourrait également concerner des parties internes tels les ovaires des femmes ménopausées que l'on relance à coups d'œstrogènes – ne peut être réalisée que grâce à l'intervention d'experts : chirurgiens esthétiques, gynécologues, fabricants d'implants³⁰. Cette représentation réductionniste et incohérente de l'incarnation d'« une véritable femme vivante » – son corps/son Moi/son âme/son esprit – selon Davis devient alors le fondement de l'« identité » d'une femme : « ... pour se comprendre face à son corps ». Ainsi la « femme » - quel que soit le sens donné à ce mot – et son corps sont considérés comme deux entités séparées. S'agit-il de la vieille distinction pré féministe entre l'esprit et la matière, mais qui, cette fois, aurait lieu *à l'intérieur* d'une femme ? Ce qui laisserait à nouveau la matière, c'est-à-dire le corps, sans signification inhérente : inscriptible, extensible, malléable ? Si on en conclut que l'esprit « détaché » est supérieur, pourquoi diable les féministes postmodernes qui écrivent sur le corps passent-elles autant de temps (avec l'aide de leurs prestigieux pères) sur ces morceaux de corps

²⁸ Note de l'auteure : En dépit de mes critiques sur le travail de Davis (qui incluent le fait qu'elle aussi se réfère au groupe habituel d'hommes cultivés européens), son cadre théorique contient effectivement de vraies femmes vivantes, ce qui la distingue des autres auteures que j'ai citées précédemment.

²⁹ Note de l'auteure : les définitions féministes postmodernes de l'incarnation sont parfois vraiment bizarres. Une universitaire australienne, Zoe Sofia, écrit : « En conduisant une voiture ... nous sommes dans des rapports d'incarnation si nous identifions notre corps à celui de la voiture, tenant compte de ses proportions comme si elles étaient les nôtres ». J'appelle cela une incarnation du déplacement !

³⁰ Note de l'auteure : comme je l'ai signalé tout au long de cet essai, les auteures féministes postmodernes qui parlent du corps s'appuient aussi sur des experts masculins pour élaborer leurs théories.

dévalorisés qui sont si imparfaits, si inférieurs³¹ ? En fusionnant le postmodernisme et les technologies reproductives, les corps réinventés par la technologie sont-ils notre avenir ?

Et, comme prévu, voilà la nouvelle icône féministe postmoderne : le « cyborg » - en partie machine, en partie humain – qui, selon l'historienne des sciences, Donna Haraway, dès la fin du XX^e siècle, sera chacune d'entre nous. « Le cyborg est notre ontologie ; il nous donne notre politique ... ne craint pas les identités durablement partielles et les points de vue contradictoires ». Ce genre de corps copiés/collés, suggère Haraway, livrent le bon combat contre l'unité et en fait « ... toutes prétentions à une position organique et naturelle. » Tout en critiquant durement Katharine McKinnon pour sa théorie féministe radicale « totalisante » « de l'expérience », elle paraît inconsciente de sa propre (et de celle des autres postmodernes) théorie « totalisante » qui consiste à déclarer que des femmes réelles vivantes sont superflues, et qui au contraire, exalte les identités cyborg fragmentées, se défaisant et se de réassemblant qui, elle nous le dit 13 fois, ne sont pas « inoffensives ». Le féminisme cyborg rend un hommage grandiose à la désincorporation. Mais Haraway nous réprimande hardiment. « C'est le moi que doivent coder les féministes ». (*Question* : les cyborgs sentent-ils l'odeur des roses ? Ressentent-ils la colère ? Ont-ils des passions ? Rient-ils ? Ont-ils une âme ?). Elle poursuit, « Il est temps d'écrire *La mort de la clinique*. Les méthodes de la clinique exigeaient des corps et des œuvres ; nous avons des textes et des surfaces » (c'est moi qui souligne). Les femmes en Inde dont les « textes et surfaces » saignent et sont douloureuses à cause des vaccins anti-grossesse et des contraceptifs (Norplant par exemple) qu'on leur injecte, et de fait, les femmes engagées dans une PMA dont les ovaires viennent d'exploser en raison de l'hyperstimulation par les médicaments contre la stérilité, pourraient avoir des difficultés à comprendre le monde postmoderne du cyborg. Outre son insensibilité à la souffrance humaine dont ces exploits technologiques sont *précisément* la cause, les fantasmes Cyborg de Donna Haraway, hélas, sont de mèche avec l'institution de la biotechnologie qui fantasme depuis longtemps sur la mainmise totale sur la reproduction sans les femmes.

Des corps dans le cyberespace : obsolescence programmée ?

Ainsi le Cyborg parcourt l'espace, a des rapports sexuels virtuels sur le Net et son moi « ... est un système distribué³² multiple ». Esprit téléchargé, transcendance réussie. C'est la réalisation de l'apocalypse décrite par les auteures féministes postmodernes qui écrivent sur le corps : le corps est détruit afin que la culture puisse émerger (pour paraphraser Judith Butler, citée plus haut) ? Des « Net chicks³³ » accompagnées de nettement plus nombreux « netheads », jouant joyeusement dans des MUDs (Multi-User Dungeons³⁴), « ...deviennent non seulement les auteurs de textes mais d'eux-mêmes, construisant de nouveaux mois grâce à leur interaction³⁵ ». Très bien, dit la fille postmoderne, je vais essayer quelques nouveaux Mois, merci, sans avoir à me faire charcuter ? De fait, jouer dans les MUDs – et jouer à des jeux dans le cyberespace – est beaucoup plus facile que recourir à la chirurgie esthétique. Le corps des femmes est en fin de compte devenu immatériel : on a vaincu la haine du corps, si omniprésente dans les écrits féministes postmodernes.

Il est donc étrange que la réalité virtuelle demeure aussi remarquablement identique à elle-même, car c'est une Valérie Virtuelle très blanche et très féminine qui invite les joueurs à faire l'amour avec elle/à la violer/à la démembrer/à la réassembler, et ce sont des joueurs indubitablement *masculins*

³¹ Notre de l'auteure : quelle question réactionnaire et peu postmoderne ! Je devrais pourtant savoir que les postmodernes adorent les paradoxes et les contradictions.

³² Note de la traductrice : un système distribué est un ensemble d'ordinateurs indépendants qui communiquent sur un réseau pour accomplir une tâche commune en apparaissant comme un ordinateur unique.

³³ Note de la traductrice : *net chicks* ou *net girls* signifie « sex workers » en postmoderne ; *netheads* est réservé aux hommes et eux ne sont pas prostitués mais ce sont les mordus du net, les pionniers, les experts. Ça donne à réfléchir sur l'aspect émancipateur de l'Internet pour les femmes, puisqu'il reproduit d'emblée ce que la société a de pire. Rééduquer l'IA sans avoir rééduqué les hommes me paraît compliqué.

³⁴ Note de la traductrice : il s'agissait d'un des premiers jeux de rôle en ligne entièrement textuel.

³⁵ Sherry Turkle, Who am we ? *Wired* (magazine), janvier 1996.

qui entreprennent cette tâche. (Ou bien s'agirait-il d'un exemple de « schémas imaginaires alternatifs pour constituer des sites de plaisir érogènes » pour les femmes³⁶ ? C'est un *étudiant* de 21 ans qui défend ainsi les personnages violents qu'il incarne dans les MUDs : « C'est quelque chose en moi ; mais tout à fait franchement, je préfère violer dans les MUDs où je ne fais aucun mal.³⁷ » Donc, l'hétéro-réalité et la violence survivent aussi facilement que les corps/textes peuvent être démembrés. Et « le mal que l'on fait » survit également, mais c'est un mal propre, sans la malpropreté du sang, des tripes des *vrais* corps des *vraies* femmes dans la *vraie* vie. C'est tellement amusant. Et si vous en avez assez de vos multiples Mois – ou de l'un de vos joueurs – il suffit d'y mettre le feu, de les tuer. En un clic, *des corps morts flottent dans le cyberspace*, c'est l'obsolescence suprême du corps ; l'esprit règne en maître. Et on dit, exactement ce qu'on dit à propos de la pornographie-réalité pré virtuelle, que cela n'a aucun impact sur ce qu'on fait dans la vie « réelle » - de qui se moque-t-on ?

Résumons-nous. Loin de changer la réalité raciste et sexiste, le voyage virtuel dans le cyberspace – bien qu'il bénéficie des désirs et des fantasmes postmodernes de se débarrasser des corps et des Mois indisciplinés des femmes – est la dernière mode ainsi que sa jumelle, la médecine reproductive et les manipulations génétiques, la cyber-industrie se frotte les mains. Et bien sûr, en attendant, loin de ce genre de jeux d'esprit élitistes, le monde continue majoritairement à vivre sa vraie vie, avec des *vrais* corps et des *vrais* Mois.

Nos corps, nous-mêmes : la révolte radicale.

Si la pléthore d'écrits postmodernes sur le corps, et l'engouement pour un cyberspace prétendument non-genré, ont du succès auprès des jeunes femmes d'aujourd'hui, ils pourraient contribuer fortement à une séparation (supplémentaire) d'avec leur corps, et ils pourraient par conséquent les éloigner du féminisme (radical) qui met l'accent sur l'élaboration d'un Moi fort et autonome basé sur un concept holistique du corps-et-de-l'âme. Associée aux envahisseurs de l'esprit et du corps qui défilent en tant qu'experts de la santé (et d'une industrie de la chirurgie esthétique florissante), la médicalisation – et de fait la transformation génétique - de la vie des femmes, s'empare des filles/des jeunes femmes de plus en plus tôt : elles s'habituent à voir leurs corps composés de morceaux (imparfaits) qui ont tous besoin d'un expert différent pour les corriger.³⁸

Maintenir que les femmes *sont* Notre corps, nous-mêmes, qu'être humaine signifie l'intégrité du trio esprit/corps/âme, que nous *possédons* une humanité qui ne doit pas être violée, c'est l'hérésie du féminisme des années 1990. Mais elle est essentielle à notre survie. Conceptualiser nos corps comme nous-mêmes n'est *pas* être statique ; ce n'est *pas* idéaliser, cela ne présuppose *pas* un corps « naturel » homogénéisé – si cela signifie quelque chose, car il y a autant de « corps » que de femmes, et ils changent constamment. (Mais en dépit de leurs différences, il y a suffisamment de similitudes biologiques/sociales pour justifier un classement dans la classe de sexe des femmes.) Parce que je critique le projet hétéro-relationnel postmoderne d'objectification, de fragmentation et d'aliénation – ainsi que sa liaison avec les techno-corps, je rejette l'équation « moderne égale dépassé ». (Et je ne suis même pas technophobe, j'aime passer du temps sur l'Internet !) Je demande qu'on perçoive les femmes *dans toute leur diversité* en tant qu'êtres humains entiers de droit, et non comme un assemblage de parties corporelles à réparer, comme l'appendice, qu'on peut « posséder », d'un homme, d'une religion ou d'un État, comme un genre – ou un sexe – qui n'a de sens qu'en le comparant à « l'autre » sexe/genre. En dépit du nihilisme postmoderne et queer, les femmes existent bel et bien (leurs corps ne connaissent pas l'ordre et leur esprit est irrévérencieux). Ils/nous veulent/voulons seulement vivre et laisser vivre, débarrassées de l'injustice et de la domination,

³⁶ Judith Butler, *Bodies that Matter*, 1993.

³⁷ Sherry Turkle, opus cité.

³⁸ Note de l'auteure : C'est en Allemagne que cela est le mieux documenté : on tend de plus en plus à

particulièrement lorsqu'elles sont en lien avec l'endroit où nous vivons, notre ethnicité, nos sexualités, notre classe sociale. Le strict minimum pour être humain semble si simple, si facile. C'est pourtant à cela qu'on résiste si insidieusement, juste au moment où, dans le monde entier, les femmes ont un besoin urgent de solidarité afin d'empêcher leur anéantissement sous prétexte que l'élite masculine (blanche) panique à l'idée de perdre son pouvoir et ses privilèges. Ça me brise presque le cœur de voir tant de féministes postmodernes adhérer au complot disséquer-et-fragmenter. Et ça me met en colère lorsque j'entends des jeunes femmes régurgiter cette rhétorique hostile à la vie. Et puis, mon véritable optimisme féministe radical reprend le dessus, et je note l'éternel retour des choses. Et je suis absolument certaine du retour d'une vague prochaine de femmes radicales qui se révolteront (une fois de plus) et revendiqueront passionnément leurs corps/leurs vies/leurs Mois.

Traduction Annie Gouilleux

Le 1^{er} septembre 2026.

Je tenais particulièrement à traduire cet essai parce que le postmodernisme a profondément influencé la société, la plupart du temps à notre insu.

En France, les études féministes ont peu existé, rarement sans être chapeautées par des hommes, et le féminisme radical a eu et a toujours très peu d'audience. Par contre, le postmodernisme et ensuite la théorie du genre ont très rapidement envahi l'université et supplanté le féminisme. Ce qui signifie que toutes celles et tous ceux qui ont fait des études après 1985 ont reçu ces enseignements à l'exclusion des précédents. Et je crois que l'esprit critique dont on fait tant de cas s'en ressent, que signifie l'esprit critique quand tout se vaut, quand tout est possible, une chose et son contraire ? Quand les mots n'ont plus de sens ?